

*À mes parents,*

*Et à tous ces parents qui ont perdu l'un de leurs enfants  
dans des conditions tant tristes que dramatiques.*

*À ces parents en détresse, anéantis par le fait qu'ils ne  
peuvent même pas organiser les obsèques de leurs êtres chers,  
et ainsi faire leur deuil.*

*À la mémoire de toutes ces personnes qui sont mortes noyées  
en mer Méditerranée.*



Il est presque huit heures du matin, en ce jour automnal du 22 septembre 2019.

Je suis sur la baie d'Alger. Sur le boulevard ZIGHOUD Youcef, au numéro dix-huit plus exactement, où se trouve notamment le Parlement avec ses deux chambres. Une succession de bâtiments haussmanniens, pas loin de la Casbah et de la place des Martyrs, qui témoigne de la profonde histoire d'Alger la blanche.

Une belle avenue qui surplombe le port. Il paraît qu'elle ressemble beaucoup à la rue de Rivoli à Paris. C'est le même plan, m'a dit un ami parisien.

Cela fait plus de quarante minutes que je contemple le bateau amarré près du quai numéro cinq, spécialement réservé aux navires transportant les voyageurs. Il s'agit du TARIK IBN ZIYAD. Un bateau imposant qui a fait la fierté du transport maritime de mon pays. Pas la mienne en tout cas ! Voyager à bord de ce paquebot ? J'en rêve tous les jours, depuis que j'ai vingt ans. Et surtout, depuis que j'ai commencé à essayer des refus en cascade de mes incessantes demandes de visa. Décrocher ce document de voyage pour partir à l'étranger relève du domaine de l'impossible. C'est l'une des sept prouesses que peut réaliser un jeune Algérien, surtout quand il vient d'un milieu modeste, pour ne pas dire pauvre, comme le mien.

Dans ma tête trottent mille et un scénarios. Ce n'est pas la première fois que j'arrive à l'aube à Alger. Je suis arrivé très tôt, moi qui viens de mes lointaines montagnes de Kabylie. J'avoue

que, cette fois, le chauffeur de bus qui m'a déposé à la gare routière de Caroubier a vraiment roulé trop vite. Le Nord-Africain. C'est ainsi que s'appelle le joli car à bord duquel on peut visionner un film durant tout le trajet sur les deux écrans interposés à l'avant et au milieu du véhicule. Il faut reconnaître que nous, les Tizi-Ouziens, avons cette chance d'avoir des bus dernière génération et très confortables, importés de l'étranger par des opérateurs privés, et qui desservent Al-Aâssima (la capitale).

Mon rendez-vous avec Djamel est prévu entre neuf heures et dix heures près de la Grande-Poste. Djamel est l'incarnation de la gentillesse. Un garçon attachant et bienveillant. Mais il a du mal à honorer ses entrevues. Ce n'est pas sûr qu'il vienne. D'où son incertitude lorsqu'il cale un rendez-vous ! Il m'a, plusieurs fois, posé un lapin. Pourtant, il n'habite pas loin. Il réside à la cité universitaire de Bab-Ezzouar, en face du quartier Sorécal.

C'est l'une des connaissances de mon cousin Redwane, cuisinier au Sofitel d'Alger. Il m'a dit qu'il connaissait une personne qui travaille au consulat de France, susceptible de m'aider à décrocher un visa. Moyennant un gros billet en euro. Djamel n'est pas du genre à te prendre de l'argent en guise d'avance pour une hypothétique promesse. Il sert d'intermédiaire. Ce genre de mec qui aime rendre service. Encore une fois, son seul et unique défaut, ce sont ses rendez-vous manqués. Cela est certainement dû au fait qu'il soit étudiant en dernière année de médecine et à sa charge de travail qui ont fait de lui un *couche-tard* et un *lève-tard* ! Au point de rater ses réveils.

Plongé dans mes pensées, j'étais en train de me préparer à l'éventualité où Djamel ne viendrait pas à notre rencontre. Je jette un coup d'œil à gauche, puis un autre à droite, et je me rends compte que je ne suis pas le seul à avoir les yeux rivés sur la

flotte d'Algérie ferries. Nous étions nombreux, arcbutés sur la rambarde du front de mer, à scruter l'horizon, avec une main posée sur la joue gauche, signe d'un grand désespoir.

J'aperçois d'autres silhouettes de bateaux qui, en les voyant de loin, ont l'air presque figées, refusant d'avancer en direction de la gare maritime en vue de jeter leurs amarres.

Il est déjà neuf heures trente. Et Djamal n'a toujours pas donné signe de vie. J'essaie de l'appeler. Je tombe directement sur son répondeur qui me confirme : « *Vous êtes bien sur la messagerie de Djamal. Je suis absent pour le moment, veuillez me laisser un message après le signal sonore, je vous rappelle dès que possible.* » Je lui laisse un message, mais il ne rappelle pas. Je le rappelle deux ou trois fois. Rien ! Djamal fait le mort !

Laissant derrière moi la vue imprenable qu'offre le boulevard ZIGHOUD sur le port, ainsi que l'air marin du matin qui me chatouille les narines, je me dirige vers le lieu du rendez-vous. Arrivé devant la splendide, l'emblématique façade de la Grande-Poste, j'en profite pour admirer ce lieu historique avec ses grandes marches à perte de vue, tout en essayant de rappeler mon « ami ».

Peine perdue ! L'étudiant en médecine est aux abonnés absents. Je commence à perdre espoir. Vers midi et quart, je jette l'éponge et décide de rentrer bredouille à la maison.

Je me dirige vers la gare ferroviaire Agha et, je ne sais quelle mouche m'a piqué ! je prends la décision de marcher jusqu'à la gare routière. Au lieu de prendre l'un des nombreux trolleybus bleus de l'ETUSA (Entreprise de Transport Urbain et Suburbain d'Alger) qui font la navette : Champ de Manœuvres/Caroubier. J'erre comme un désœuvré dans les rues de Belcourt, en passant devant le Sofitel. Puis devant le jardin d'essais, le parc botanique d'El-Hamma. Destination : *Kharrouba*.

Je n'ai plus de crédit sur mon portable pour tenter de rappeler celui qui n'a pas respecté son rendez-vous pour la énième fois. Pour l'heure, j'ai changé d'avis à son sujet. J'ai la haine. Je n'ai plus d'affection pour lui. Mais complètement. Je le trouve sournois et insensible de m'avoir fait déplacer pour rien. De n'avoir pas pris au sérieux ma détresse. Le téléphone reste muet durant tout le trajet. Il a laissé place à une espèce d'ingéniosité mêlée à de la détermination. Ce ressenti me conseille à présent de passer à l'étape suivante. Lancer le plan B, que j'ai déjà préparé, il y a quelque temps de cela, en guise de dernière chance, encouragée par un insurmontable anéantissement. *Al hidjra al ghair charéya*, autrement dit *El-Harga* et, pour dire mieux, l'émigration illégale. Je n'ai plus le choix. C'est tout ce qui me reste.

J'arrive à Thénia, ex-Ménerville, je suis réveillé par la sonnerie de mon portable.

Je décroche. J'entends la voix de Djamal qui me dit :

— AZUL Mouloud ! Je suis sincèrement désolé ! Je viens juste de me réveiller. J'ai travaillé jusqu'à pas d'heure hier soir. Et j'ai désactivé le réveil de mon téléphone par inadvertance, quand il a sonné à 08 h 00, et je me suis rendormi jusqu'à maintenant. Rassure-moi que tu n'es pas encore reparti !? Que tu es toujours à Alger !? Ne bouge pas, je me change et j'arrive dans vingt minutes...

Il ne m'a pas laissé placer un seul mot.

En écoutant les raisons qu'il m'avance, je décide sans réfléchir de le croire et de lui pardonner. En réalité, je n'ai pas trouvé quoi lui dire !

Comme je suis par nature réservé et patient, je lui dis simplement : – Ce n'est pas trop grave ! c'est trop tard mon cher ami. Je suis déjà à Isser. Enfin, à la sortie de la ville. Presque à Si-Mustapha...

Il continue de s'excuser et me refixe un autre rendez-vous.

Je lui dis :

— Ce n'est pas la peine Djamal. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais y arriver. Mon grand-père est l'un des artisans de la guerre d'Algérie. Il s'appelle CHERCHAR Amar. Interroge ceux et celles qui connaissent l'histoire de ce pays, et ils te diront qui est ce grand révolutionnaire. Que Dieu ait son âme et l'accueille en son vaste Paradis. C'est un grand combattant qui est mort pour le drapeau pour que finalement son petit-fils vive dans une déchéance absolue.

L'idéal pour lequel il est mort, lui et ses compagnons d'armes, s'est évaporé de ce pays. C'est injuste. C'est triste de sentir, qu'en ce moment même, il doit se retourner dans sa tombe.

Se décourager ? je ne sais pas ce que cela veut dire ! je tiens certainement ça de lui. Je suis prêt à traverser la Méditerranée à la nage.

En tout cas, je vais bientôt avoir quarante ans, et je n'ai plus rien à espérer. Plus rien à perdre. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni avenir dans ce bled. Je vais tenter le tout pour le tout ! Je dois passer à autre chose. Au revoir mon cher ami !

C'est ainsi que s'achève notre conversation téléphonique.

Je ne sais même pas pourquoi je lui dis tout ça ! J'ai eu une envie soudaine de vider mon sac. Histoire de justifier mon passage à l'acte. De donner de la crédibilité à mon projet de partir. De fuir le pays. De m'installer ailleurs. À la recherche d'un avenir meilleur. D'un ciel beaucoup plus clément. Puisqu'il n'y a aucun choix qui s'offre à moi !



## Le calvaire du transport

Ce n'est un secret pour personne que c'est le lourd héritage d'un terrorisme aveugle. Les stigmates d'une période meurtrière, entretenus par une gestion hasardeuse des services publics.

J'arrive à Tadmaït, anciennement appelé Le Camp Maréchal, aux environs de 15 h 30. Je quitte mon siège et je longe le corridor qui mène vers la porte de sortie. Le conducteur, qui jette un coup d'œil furtif sur le rétroviseur intérieur, sait qu'il y a des voyageurs qui vont descendre à Mirabeau. Pour éviter les bouchons, les patrons des cars ont décrété de ne pas desservir les deux arrêts de bus situés dans le centre de Drâa-Ben-Khedda. Un, à l'entrée de la ville, et l'autre à la sortie.

Il me laisse donc en pleine autoroute en s'arrêtant sur ce qui ressemble à une bande d'arrêt d'urgence complètement défoncée.

Je me dégor-dis les jambes jusqu'à la gare qui mène vers chez moi. Une gare !? C'est un grand mot. Plutôt, vers les fourgons, comme partout en Kabylie, qui assurent le transport de voyageurs. Nous n'avons pas de bus. L'État ne sait même pas qu'on existe. Il ne s'est jamais soucié d'assurer ce service public. Mais pas seulement ! On est des Algériens de seconde zone. Il y a toujours eu cette volonté politique de nous mettre à l'écart, de nous laisser sur le banc de touche. On doit se débrouiller pour tout. Même pour se déplacer. J'arrête de me prendre la tête. Cela

a toujours été ainsi. Et ce n'est pas maintenant que cela va changer. Le seul bus appartenant à la commune fut incendié par les terroristes du GIA (Groupe Islamique Armé), dans les années 90 afin de mettre l'État à genoux. Et depuis, le transport public n'est plus une priorité aux yeux des élus et des collectivités locales. Ils n'ont d'autres préoccupations que celles de détourner l'argent public, de se remplir les poches, encore et encore.

Je me concentre sur mon objectif pour intercepter un transporteur de chez moi. En vain. Personne de mon village. Je m'approche d'un transporteur garé sur le bas-côté, que je ne connais pas, pour lui demander ce qui se passe. Et pourquoi il n'y a pas de transport !? Il me dit que c'est le cas de tous les fourgons qui desservent les destinations de Tirmatine, Aït Arif, Zérouda et Aït-Yahia Moussa.

C'est à cause d'un bouchon monstre qui s'est formé au niveau de *la casse*, près d'Ali Boghni. Un débit de boissons qui fait le bonheur de tous les paumés de la région.

Une situation aggravée par d'interminables travaux au niveau de l'échangeur autoroutier que mènent, conjointement, les Turcs et les Canadiens. Deux sociétés étrangères spécialisées dans les grands ouvrages et œuvres routiers, missionnées par le régime de Bouteflika. Une fois que tu es pris au piège, tu y restes bloqué pendant plusieurs heures. Un cauchemar. Un de plus. Un de trop.

Il y a beaucoup de personnes qui attendent comme moi de rentrer. Des femmes, des vieux, des enfants, des personnes à mobilité réduite, des étudiants, des chômeurs. Cela fait plus de deux heures que j'attends. C'est le quotidien d'un monde de la grande débrouille. D'une population livrée à elle-même...

Je ne sais par quel miracle je me suis retrouvé dans un minibus, qui arrive de Tizi-Ouzou, comme une étoile filante, et qui va en direction de Drâa-El-Mizan. Le chauffeur a eu la